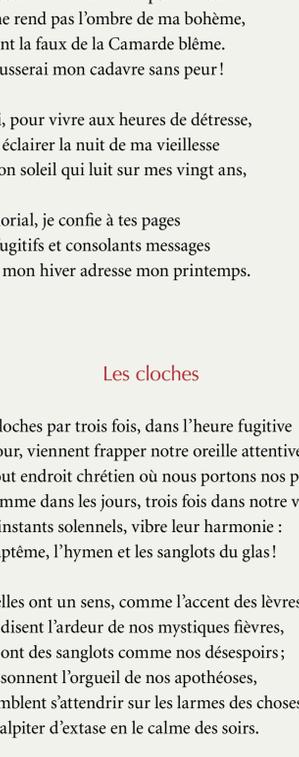


Charles Gill

LES ÉTOILES FILANTES



Vertiges
JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR



Charles Gill (1871-1918) par Charles Dyonnet (vers 1900),
Musée national des beaux arts du Québec

I

Première page d'un mémorial

Lorsque les ans auront glacé mon cœur,
Et sur mon front mis leur blanc diadème,
Quand j'aurai vu tous les rêves que j'aime
S'évanouir au souffle du malheur,

Si la souvenance d'un temps meilleur
Ne me rend pas l'ombre de ma bohème,
Devant la faux de la Camarde blème.
Je pousserai mon cadavre sans peur!

Aussi, pour vivre aux heures de détresse,
Pour éclairer la nuit de ma vieillesse
Au bon soleil qui luit sur mes vingt ans,

Mémorial, je confie à tes pages
Ces fugitifs et consolants messages
Qu'à mon hiver adresse mon printemps.

Les cloches

Les cloches par trois fois, dans l'heure fugitive
Du jour, viennent frapper notre oreille attentive,
En tout endroit chrétien où nous portons nos pas.
Et comme dans les jours, trois fois dans notre vie,
Aux instants solennels, vibre leur harmonie :

Le baptême, l'hymen et les sanglots du glas!
Car elles ont un sens, comme l'accent des lèvres;
Elles disent l'ardeur de nos mystiques fièvres;
Elles ont des sanglots comme nos désespoirs;
Elles sonnent l'orgueil de nos apothéoses,
Et semblent s'attendrir sur les larmes des choses,
Ou palpiter d'extase en la calme des soirs.

Sublimes seulement alors que nous le sommes,
Avec la barbarie et la haine des hommes
Leur inerte métal connaît les noirs destins :
Se laissant abaisser à l'horreur de la guerre,
Il peut sonner, clairon, la charge meurtrière;
Ou gronder dans la voix des canons assassins.

.....
Quand les pâleurs de l'aube ont chassé les étoiles,
Déjà sont disparus les brouillards et les voiles;
L'horizon s'illumine à l'orient vermeil,
Sur le satin des fleurs le cristal des nuits tremble. –
La cloche et les oiseaux vont célébrer ensemble
La gaité toujours belle et neuve du réveil.

Lorsque des cieus muets la volonté profonde
Jette un être de plus à l'arène du monde,
La cloche sonne encor : c'est un autre matin!
Vers le secret d'en haut, sa musique envolée,
Pour l'enfant qui survient dans la rude mêlée,
Doit sans doute implorer l'implacable destin.

Il est l'heure où tout luit. La rose qui se pâme.
Tend son front aux baisers de la céleste flamme;
Sur les floaisons d'or le soleil glorieux
Répand à pleins rayons la chaleur généreuse...
L'Angelus va jeter sa note harmonieuse
Dans l'éblouissement du midi radieux.

Les humains ont aussi leurs midis de lumière.
Dans l'opulence digne ou la pauvreté fière,
Quand deux cœurs amoureux, par un serment loyal,
Joignent leurs avenir dans la même espérance,
L'airain, comme pour l'astre à l'apogée immense
Clame aux échos lointains l'hosanna triomphal!

Voici l'heure où le vent s'apaise dans les branches.
Les colombes des bois, fermant leurs ailes blanches,
Arrêtent, pour dormir, leur babillard réjou...
Dans la limpide paix du divin crépuscule,
C'est encore l'accent des cloches qui module
Un adieu solennel au jour évanoui.

Quand nos sombres déclinés touchent à leurs limites;
Quand déjà la grande ombre envahit nos orbites
Où l'éclair du regard éteint les feux sacrés;
Pour scander le chagrin de ceux qui nous regrettent
Et pour qu'au fond des cœurs des sanglots les répètent,
Le glas gémit dans l'air ses adieux éplorés.

Planant sur la clameur sourde des multitudes,
Les cloches vont troubler les fières altitudes,
Pour pleurer nos chagrins dans les humes bleus;
Car l'azur est trop loin de la misère humaine,
Pour que, de notre voix impuissante, il apprenne
Ce que la vie impose à nos cœurs douloureux.

Pendant bien des midis, pendant bien des aurores,
Et pendant bien des soirs, les mêmes bruits sonores
Charmeront l'avenir. Et leurs vibrations
Salueront les berceaux de leurs tendresses saintes,
Ou sur d'autres cercueils feront tomber leurs plaintes,
Seules auront changé les générations!

Ainsi, tout notre orgueil à peine dure une heure,
Mais ce qu'il a créé dans cet instant, demeure
Pour narguer la morsure outrageante du Temps!
Cloches! nous enfermons dans vos flancs une idée
Pour que votre harmonie en nos cœurs accordée,
Redise notre extase aux échos éclatants.

Hélas! nous nous taisons avant vous sur la terre.
Mais quand vous résonnez, ainsi qu'une prière,
Sur le recueillement de la foule à genoux,
Vous n'êtes que le bruit; nous sommes la Pensée!...
Votre bronze sublime où notre âme est passée,
Ne peut parler à Dieu qu'en lui parlant de nous!

Sonnez!... Quand vos accents s'éteindront dans l'espace
Quand vous aurez subi le sort de ce qui passe
Par l'instabilité des empires mortels;
Après votre néant, dans l'éther insondable,
Le souvenir ému de l'âme impérissable
Apprendra votre gloire aux demains éternels!

Neige de Noël

I

Le soleil de décembre est disparu sans flammes.
Il neige. C'est Noël. Le mystère des cieus
Donne, en la grande paix du soir silencieux,
La blancheur à la terre et la lumière aux âmes.

L'onde qu'en pur cristal l'abîme constella,
Veut embellir la nuit de la très sainte fête;
C'est le rêve éthéré de l'espace, qui jette
Sur les sombres vivants ce rayon d'au-delà.

Avec le flot lacté des plages éternelles,
Les anges sont venus; ils veillent près de nous;
Et le cœur attendri des croyants à genoux
Peut rythmer son extase aux frissons de leurs ailes.

Le tourbillon s'engouffre à pleine immensité;
Déjà, la terre a mis sa robe à blanche traîne;
Ville, fleuve, forêt, montagne, gouffre et plaine,
D'innocence vêtus, sont prêts, Divinité!

II

Quand la goutte d'eau monte avec l'envol des nues,
Jusqu'au sein glacial des sphères inconnues
Dont le regard stellaire est l'unique témoin,
Elle se cristallise en fin duvet de cygne.
Mais, marquée au rayon d'un plus céleste signe,
La neige de Noël doit venir de plus loin.

Les lys majestueux que des soleils féériques
Font fleurir sous les pas des groupes saphériques,
Sont morts dans le jardin sans fin du sérapique;
Comme des fleurs d'en bas, qu'un jour sans astre afflige,
Ils ont penché leur front expirant sur leur tige,
Quand ils ont vu partir le petit bébé Dieu.

Le trépas a laissé du ciel sur leurs pétales;
Son souffle a respecté ces virginités pâles,
Car un rayon divin sur elles avait lui;
C'est donc du ciel qui tombe avec leur beauté morte,
Éperdu livrée au vent de l'emporte,
Dans l'orgueil de descendre en même temps que Lui.

Et les lys trépassés ont caché des épines;
Ils ont enseveli la pente des collines
Où, bientôt, le Martyr succombera trois fois;
Ils ont enveloppé, dans l'éclat froid des marbres,
Les oliviers, et les roseaux, et ces grands arbres
Que les hommes pervers assembleront en croix.

Étale-toi, splendeur, entre le globe infime
Où l'humanité rampe, et l'insondable abîme!
Croule aux quatre horizons, avalanche de lys!
Tombe, tombe toujours, pureté, tombe encore,
Pour que Ses yeux, demain, à leur première aurore,
Retrouvent en notre ombre un peu du Paradis!

III

Tombe, tombe, cristal! La paille de l'étable,
Entre le bœuf stupide et l'âne misérable,
Reçoit le corps frileux du grand Nazaréen.
Mais le Monde lassé du mensonge ancien,
Le Monde que remplit Son cœur et Son génie,
Le Monde est le berceau de l'Idée infinie!...
Tombe, tombe, cristal! Le vertige des cieus
Déchaîne, cette nuit, tes prismes radieux
Sur l'aube des pardons et sur la fin des haines,
Sur la rédemption des faiblesses humaines,
Sur la miséricorde et la fraternité,
Sur l'espoir des mortels en leur éternité!...
Drape-toi dans la neige immaculée, ô terre!
Pare-toi de candeur, pare-toi de lumière!
Les principes du Maître, enfin, te sont donnés...
Sur le recueillement de nos fronts inclinés,
Tombe, tombe, cristal de la voûte profonde :
Il faut des langes blancs dans le berceau du Monde!

Les deux étoiles

Comme des oiselets fuyant les avalanches
Et sous la tendre mousse abritant leur duvet,
À son premier repos le Bébé réchauffait
Ses pieds roses blottis dans le nid des mains blanches.

Front sublime incliné sur l'aurore de Dieu,
La Vierge contemplant le sommeil ineffable
Du nouveau-né promis au monde misérable,
Et qui tremblait de froid dans la grotte sans feu.

Son être extasié tressaillait sous le charme;
Quand Jésus, s'éveillant aux chants des séraphins,
Ouvrit le rêve bleu de ses grands yeux divins,
Le bonheur maternel fondit en une larme.

Noël irradiia dans deux astres nouveaux :
L'étoile des trois rois mages, céleste guide,
Et cette larme, étoile auguste, plus splendide
Que l'éclat infini des nocturnes joyaux.

L'astre, éblouissement de l'ombre sans limite,
Au ciel oriental planait; son disque ardent,
Par delà les déserts roulait vers l'Occident,
Et les savants pensifs calculaient son orbite;

Mais comme la rosée aux pétales d'un lys
Peut refléter l'aurore en son miroir d'eau vive,
Le front tremblant aux cils de la Petite Juvive
Reflétait tout l'orgueil des destins accomplis.

L'astre s'était paré de sa gloire stellaire
Aux foyers de l'espace, aux brasiers radieux
D'où sont nés les soleils épars au sein des cieus
Pour combler le néant de la nuit séculaire;

Mais, plus belle, la larme avait pris son cristal
Aux candeurs, aux fiertés, à la douceur d'une âme,
À l'attendrissement suave de la femme,
Aux palpitations d'un baiser virginal!

L'astre des rois venait du sidéral prodige
Que notre esprit confond avec l'éternité :
Par les tourbillons noirs de l'Éther emporté,
Il s'était englouti dans l'effrayant vertige;

Mais le pleur émané de l'amour maternel,
D'une autre immensité rayonnement sublime,
Descendait de plus haut que l'insondable abîme,
Car le cœur d'une mère est plus grand que le ciel.

II

L'Aigle

Dans cette cage où des bourreaux l'avaient jeté,
L'espérance faisait frémir ses grandes ailes,
Et sans que le malheur eût vaincu sa fierté,
Son regard convoitait les sphères éternelles.

Je mis fin à l'horreur de sa captivité;
Son âme illumina ses puissantes prunelles,
Quand, déployant l'ampleur de ses formes si belles,
Il monta dans l'azur et dans la liberté.

Si ton cœur m'a gardé de la reconnaissance,
Tu peux payer bien cher ta simple délivrance,
Toi qui fuis maintenant vers les astres de Dieu!

Conquérant de l'espace, emporte ma mémoire!
Daigne m'associer à ton immense gloire,
Lorsque tu planeras dans le beau pays bleu!

Orgueil

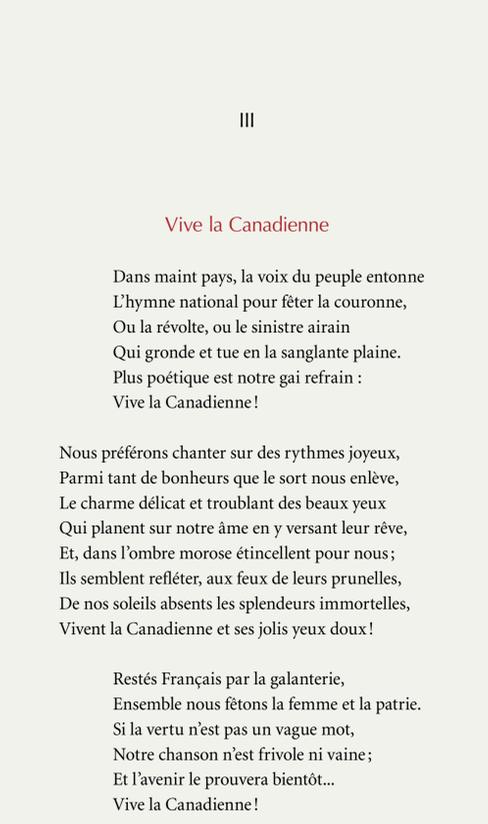
Le regard des humains dans le gouffre s'abîme,
L'immensité l'égare au sein du merveilleux;
Mais, planant en l'abstrait, essor mystérieux,
Leur esprit peut atteindre à l'horizon sublime,
Puis qu'au delà des temps révolus emporté,
Il a deviné Dieu dans son éternité.

Les chercheurs d'or

Ambitieux poussés par une même faim,
Urbain au geste digne et voyou de la rue,
Racaillé, paysan qui laisse sa charrue,
Ils vont dans l'ignoré défier le destin.

Sous un ciel sans soleil poursuivant son chemin,
Au milieu de la plaine inquiétante et nue,
C'est peut-être à la mort que court cette cohue
Rueée aveuglément à son espoir lointain...

Affamés qui jouez contre l'or votre vie,
Foulez dont l'âme avide au gain est asservie,
Arrêtez-vous devant l'exemple du passé!
Mesurez jusqu'au bout l'immense et blanc suaire,
Écoutez la chanson que la bise polaire
Souffle à travers les os jonchant le sol glacé!



III

Vive la Canadienne

Dans maint pays, la voix du peuple entonne
L'hymne national pour fêter la couronne,
Ou la révolte, ou le sinistre airain
Qui gronde et tue en la sanglante plaine.
Plus poétique est notre gai refrain :
Vive la Canadienne!

Nous préférons chanter sur des rythmes joyeux,
Parmi tant de bonheurs que le sort nous enlève,
Le charme délicat et troublant des beaux yeux
Qui planent sur notre âme en y versant leur rêve,
Et, dans l'ombre morose étincellent pour nous ;
Ils semblent refléter, aux feux de leurs prunelles,
De nos soleils absents les splendeurs immortelles,
Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux!

Restés Français par la galanterie,
Ensemble nous fêtons la femme et la patrie.
Si la vertu n'est pas un vague mot,
Notre chanson n'est frivole ni vaine ;
Et l'avenir le prouvera bientôt...
Vive la Canadienne!

Pour saluer l'orgueil des drapeaux outragés
Qui flottent, solennels, dans les grands jours de fièvre,
Elle sait l'art des chants tragiques ou légers ;
Et les fiers souvenirs frissonnent sur sa lèvres.
Nous mettons un espoir sublime à ses genoux,
Car c'est en bon français qu'elle nous dit : Je t'aime...
Entre ses bras divins s'écrit notre poème.
Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux!

Nos conquérants ont flétri leur histoire.
Aussi, le justicier qui mesure la gloire
Des nations et leur iniquité,
Saura venger notre sœur acadienne
Au tribunal de la postérité...
Vive la Canadienne!

Ils ont fait arracher, magnanimes vainqueurs,
L'amoureux à la vierge, et l'époux à la femme,
Et l'enfant à la mère; ils ont brisé des cœurs.
Ils ont, pour effrayer l'opprimé qui réclame,
Dressé des échafauds et forgé des verrous.
Mais ce n'est pas assez pour qu'une France tombe!
Ils ont en vain creusé dans leur nuit notre tombe.
Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux!

En supprimant notre langue à l'école,
Ils ont cru vers leur port fausser notre boussole ;
Ils ont pensé pouvoir briser le cœueu
Éblouissant de la patrie ancienne,
Que nous portons au front dès le berceau.
Vive la Canadienne!

Qui donc empêchera, dans les roses printemps,
Les jeunesse qui vont jaser sous les érables
D'échanger en français, à l'aube des vingt ans,
Les éternels serments des amours périssables.
Une école demeure : ils se rappellent tous
Les mots harmonieux des tendresses premières,
Quand ils sautaient, bambins, sur les genoux des mères.
Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux!

Moins que jamais notre horizon est sombre.
Le sol natal est vaste et nous gagnons en nombre ;
Malgré ceux-là qu'une terre d'exil
Vers l'industrie et l'aventure entraîne,
Chaque an de plus amoindrit le péril.
Vive la Canadienne!

Notre sol, aux vainqueurs le travail le reprend :
Le Canadien, soldat de la sublime guerre
Qui vainc la forêt vierge, est le vrai conquérant ;
Il arrache la vie aux trésors de la terre.
Dans ces rudes chemins la femme suit l'époux ;
Elle va près de lui, simple, héroïque et pure,
Demander l'avenir à la grande Nature.
Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux!

Sur les sentiers où vont nos destinées
Combien de pauvres fleurs hélas! gisent fanées ;
Mais il en est dont les grands vents du Nord
N'ont pas terni la beauté souveraine :
Nous saurons bien les ravir à la mort...
Vive la Canadienne!

Fils d'Albion! Dieu mit des obstacles sacrés
Devant nos cœurs français qui narguent les conquêtes.
Notre peuple, jamais vous ne l'engloutirez
Dans l'océan vorace où grondent vos tempêtes.
Vous n'étoufferez pas, sous un jargon jaloux,
La langue maternelle, élégante et sonore!
Vous n'éteindrez jamais l'astre de notre aurore :
La Canadienne aux beaux yeux doux!

Crémazie

I

Ô Crémazie! ô sombre destinée!
Ô dur exil! ô tombe abandonnée!...

Par la Vie et la Mort
Tu fus trahi; car même dans ta cendre,
Le Canada n'a daigné te défendre
Contre le sort.

Nous te laissons languir aux gémonies
Malgré tes chants, malgré les harmonies
Que ta voix modula;
Mais une basse et dégradante offense
A cravaché notre reconnaissance,
Et nous voilà!

C'est plus qu'un nom, c'est toute la Patrie
Que le transfuge insulteur a flétrie
Avec ton souvenir;
C'est sur nos cœurs indignés que retombe
Ce que l'injure a vomi sur ta tombe
Pour l'avilir.

Ô trépassé! pour toi la Terre est tendre
En te donnant de ne pouvoir entendre
La voix des renégats;
Mais par delà les vagues en démence,
Le cri d'un peuple, au fond du noir silence
Tu l'entendras!

Ce vers sublime accordé sur ta lyre,
Que le drapeau de Carillon inspire
Au vieillard à genoux,
Nous le clamons à ta grande poussière :
« Vous qui dormez dans votre froide bière,
Réveillez-vous! »

Assez longtemps, poète, ta mémoire
A reposé dans une paix sans gloire.
Sous le laurier fané...
Voici venir l'aurore grandiose!
Réveille-toi pour ton apothéose :
L'heure a sonné!

II

Le premier parmi nous, aux voûtes souveraines
Il a, plané, le front perdu dans les hauteurs;
Il a fait résonner la fierté des beaux vers
Dans le ciel constellé des gloires canadiennes.

Et sur notre Parnasse il reste le plus grand
Par la forme énergique et la haute pensée
Qui voltige, amplement limpide et cadencée,
Du frisson triomphal au sanglot déchirant.

Attentif à l'écho de nos magnificences,
Il a, du drapeau blanc déroulant les vieux plis,
Salué la splendeur morte des fleurs de lys,
Et sa Muse a pleuré sur nos désespérances.

Et comme avec l'épée altière des aïeux
Il a taillé son œuvre à même notre drame;
Tout le rêve d'un peuple a tenu dans son âme
Pareille au lac géant qui reflète les deux.

Plus tard, il s'est ému devant le Tricolore,
Étant de ces vaillants et fidèles soldats
Dont l'amour filial ne se mesure pas
Aux teintes du drapeau que la Patrie arbore.

Les siècles, de son nom devront se souvenir,
Si la fatalité nous ravit à la gloire;
Il fait revivre en nous les grandeurs de l'histoire,
Et nous vivrons par lui dans l'immense avenir.

Souvent, au cours de l'âge, une voix inspirée
Qui vibre, seul écho d'un peuple enseveli,
Réveille, au fond des temps comme au fond de l'oubli,
Le passé de ce peuple et sa langue sacrée.

Nous l'aimons pour les chants auxquels il préluda,
Pour le verbe qui vit quand meurent les empires,
Nous dont le cœur français palpite au son des lyres,
Nous l'aimons pour la France et pour le Canada!

Le rêveur s'endormit, emporté par ses ailes
Dans les vertigineux lointains de l'Idéal,
Et tomba brusquement, sur le pavé banal
Brisant à tout jamais son bandeau d'étincelles...

Il a sombré dans les abîmes d'une loi
Qui punit l'imprudence et sauve l'infamie,
Naufragé ballotté sur une onde ennemie
Où la ruse est boussole avant la bonne foi.

Il s'est, devant la honte, enfui dans la misère.
Du même coup, le sort l'a deux fois exilé,
Puisqu'au scintillement de l'azur étoilé
Sa Muse pour toujours a fermé sa paupière.

Toute l'affliction, tout le deuil, tout le fiel
De sa tragique fin l'a rendu vénérable,
Non moins que le génie au souffle impériissable,
La profonde douleur l'a rapproché du ciel!

III

Les bords du Saint-Laurent reverront le vieux maître,
Car nous joindrons bientôt, pour le faire renaître,
La majesté du marbre à l'éternel airain.
Pour qu'il ne souffre plus et jamais ne s'envole,
Nous le scellerons bien dans le double symbole
De l'airain qui demeure et du marbre serein.

Quand il sera debout, si parfois la poussière
Que soulève le vent des grands chemins, altère
L'éclat des traits de bronze ou du blanc piédestal,
L'aube compatissante aux splendeurs profanées,
Avant que l'astre roi n'éveille les journées,
Lavera cet affront dans son divin cristal.

Et dans l'immensité de notre âme fervente,
Nous lui ferons une autre aurore éblouissante
Dont les pleurs laveront les taches du passé.
Sur sa gloire, à nos yeux déjà marmoréenne,
Comme sur la statue où l'aube en pleurs s'égrène
Quelque chose de pur aura tout effacé.

Immobile à jamais dans sa noble attitude,
Nous le dresserons haut devant la multitude,
Entre le Mont-Royal et le fleuve géant ;
Ainsi que dans son œuvre effleurant les nuages,
Il faut qu'il apparaisse au long regard des âges,
Enfin maître du sort et vainqueur du néant.

Nous irons contempler, par un matin de fête,
Le soleil des grands jours auréolant sa tête,
Comme d'un diadème auguste de clarté,
Et tout émus d'avoir compris le sens des choses,
Nous reconnaitrons l'orgueil de couronner de roses
Un front couronné d'or par l'immortalité!

Georges-Étienne Cartier

Cartier! tu combattis toujours franc et sans dol ;
La majesté du temps sur ton rêve est passée ;
L'avenir connaîtra ta profonde pensée,
Car dans l'azur des cieux ta gloire a pris son vol!

Maintenant que l'Histoire a flagellé l'Envie
Dont la lèvres hideuse affligea ta fierté,
Élève sur l'autel de la postérité,
En leçon pour nos fils, l'exemple de ta vie.

Grand cœur que l'idéal a fait seul palpiter
Plus haut que l'intérêt matériel de l'heure,
Dans le temps écoulé ton œuvre qui demeure.
Nargue les fronts étroits qu'il te fallut dompter.

Sur nos frères lointains quand l'injustice tombe,
Puisse ton souvenir nous mener au combat,
En ces jours de bassesse, où plus d'un renégat
Ose se réclamer de ton cœur sur ta tombe!

Sous tes traits, ô grand homme, à la face du ciel,
C'est l'antique droiture et la chevalerie,
L'honneur, le dévouement, c'est toute la patrie
Qu'un sculpteur fixera dans le bronze éternel!...

Muse, clame son nom dans tes apothéoses!
Que tes rayons soient doux à sa pierre, ô soleil!
Enfants, par vos chansons, allégez son sommeil!
Hommes, brûlez l'encens! Femmes, jetez des roses!

À Victor Hugo

Maître, comme il revient souvent, l'anniversaire
Des monarques puissants dont le règne éphémère,
Après quelques printemps, au tombeau doit finir!...
Il faut qu'un siècle passe avant que nous revienne
Ton jour de fête, ô roi de la pensée humaine
Dans l'immense avenir!

Il suffit, pour marquer la fuite des années
S'engouffrant dans l'abîme avec nos destinées,
Qu'un monde, par un astre en l'éther emporté,
Ait parcouru l'ellipse où son disque s'engage.
Mais les ans sont trop courts : les siècles comptent l'âge
De l'immortalité!

Te voici donc au seuil de ton apothéose ;
Un autre temps redit la chanson grandiose
Que sur la lyre d'or ton génie accorda.
L'Océan a clamé ton nom à notre plage ;
Puisse sa grande voix te rapporter l'hommage
Du lointain Canada!

Et si notre vivat aux braves se marie,
C'est que nous chérissons la langue et la Patrie
Que tu couvres de gloire avec tes chants vainqueurs :
C'est bien ton verbe noble à la bien cadence
Qui vibre dans nos voix, c'est cette ta noble France
Qui vibre dans nos cœurs!

Malgré les faibles sons d'une lyre inhabile,
Nous voulons célébrer ton œuvre indélébile,
En des vers fugitifs que guette le néant,
Pardons, si notre Muse, ô maître, ambitionne
Cet orgueil d'élever sa modeste couronne
Jusqu'à ton front géant!

Sonnet à Lamartine

Tu planas sans fatigue à la voûte infinie,
Comme sur notre nuit un astre radieux,
Toi qui fus le plus noble, et modulas le mieux
Hosanna triomphal et plainte d'agonie!

Frémissante d'extase, ou pleurant les adieux,
Ta muse, en nous versant l'enivrante harmonie,
Nous entraîne au vertige éblouissant des cieus,
Dans la pleine lumière où brilla ton génie!

Tu nous fais oublier les coups du sort amer
Pour rêver ton grand rêve, envolés dans l'éther
Sur les ailes d'azur des strophes cadencées!

Poète aux chants divins! à jamais vibreront
Dans les voix tes beaux vers, dans les cœurs tes pensées,
Car l'Immortalité couronnera ton front!

Les deux poètes

Les derniers visiteurs sortaient du cimetière.
C'était à l'heure calme où le soleil s'endort :
Avant de s'engloutir dans son lit de lumière,
Il avait embrasé le ciel de Thermidor.

Le saule que Musset réclama sur sa pierre
Épanchait de verts pleurs au sein des rayons d'or,
Et le chant d'un bouvreuil, ainsi qu'une prière
Pour les ensevelis, vibrait dans le décor.

Cependant que l'aède, au milieu du silence,
Mélodieusement modulait sa romance,
Je me suis arrêté, pensif, près du tombeau.

Et mon cœur confondit les deux chantres sublimes,
Le poète des Nuits et le petit oiseau...
Rêve! qui peut sonder la sphère où tu t'abîmes?

Les trois majestés

*À mon illustre maître Gérôme
Écrit au bas d'une gravure
Représentant son
chef-d'œuvre
«Les Deux Majestés».*

Lion au front puissant, père de ce lion
Qui regarde, étonné, le soleil disparaître;
Toi qui prêtas ton aide à la construction
Du temple néo-grec, et devins son grand-prêtre;

Toi qui sais pénétrer en pleine passion
Des âges révolus, et les fais comparaître
Devant les temps futurs, infatigable maître
Qui hausses d'un degré ta haute nation;

Toi qui, sur l'Art divin, as fait glisser le voile,
Pour nous montrer ton ciel immense à découvert,
Salut! – Trois majestés ennoblissent ta toile...

Entre l'Imperator farouche du désert
Et l'éblouissement de la voûte infinie,
Je te vois resplendir, majesté du Génie.

À Théodore Botrel

Hommage de la jeunesse canadienne

Barde sublime et fier que la grâce accompagne,
Nous t'aimons pour l'honneur de la vieille Bretagne,
Pour le rayonnement de son nom vénéré
Que tu vas répandant partout, de grève en grève;
Nous t'aimons pour la gloire immense de ton rêve
Épris d'un Idéal à tout jamais sacré!

Le héros dans tes chants retrempe son courage;
La veuve, en te lisant, n'achève pas la page
Où vibrent francs frissons, des cris et des sanglots;
La tendre fiancée à qui ta lyre verse
Plus d'amour, te bénit; et le pêcheur se berce
Au rythme de tes vers comme au roulis des flots.

Quand tu nous parleras des menhirs et des chênes,
Les souvenirs troublés des visions lointaines
Qui portent du granit l'inaltérable sceau,
À nos yeux surgiront, par delà les années...
Rends-nous en gerbes d'or toutes nos fleurs fanées!
Chante! car nous voulons revoir notre berceau!

Chante! Nous entendons les sons confus et vagues
Des bardes d'autrefois, par la plainte des vagues
Redits à l'infini... Qui de nous, sans frémir,
Dans le tourment des jours évoquant son enfance,
Reconnaîtrait soudain la naïve romance
Qu'on fredonnait tout bas, le soir, pour l'endormir?

Réveille longuement notre écho monotone
Aux accords variés de la chanson bretonne;
Et quand, malgré les cœurs qui te veulent ici,
Tu reverras Port Blanc, si le marin sans crainte,
Le pauvre paysan ou la fileuse sainte
T'interrogent sur nous, répète-leur ceci :

Chevaliers défenseurs des causes éternelles,
Nous sommes, comme vous, obstinés et fidèles;
Le drapeau de Montcalm, un jour, nous dit adieu,
Mais nous restons Français, en dépit des conquêtes,
Ô Bretons! qui, malgré le siècle et ses tempêtes,
Aimez encor le Ciel et croyez au bon Dieu!

Musa te defendet

à Albert Lozeau

Devant l'iniquité du destin qui t'accable,
Ton âme, habituée aux lumineux sommets
Du royaume de l'Art et de l'Impérissable,
Trop fière pour pleurer, triomphe désormais;

Car les beaux vers font trêve aux désespoirs muets
Qui mettent plus de nuit au front du misérable,
Les vers harmonieux endorment les regrets,
Comme le bruit des flots qui meurent sur le sable...

Ô victime du sort! regarde l'avenir :
Puisque ton cœur chanta, sur ce lit de martyr,
Sans connaître jamais l'amertume ou l'envie,

Tu seras défendu par le grand spectre ailé
Qui veille en l'infini de l'azur étoilé;
L'Éternité saura te venger de la vie!

La conférence interrompue

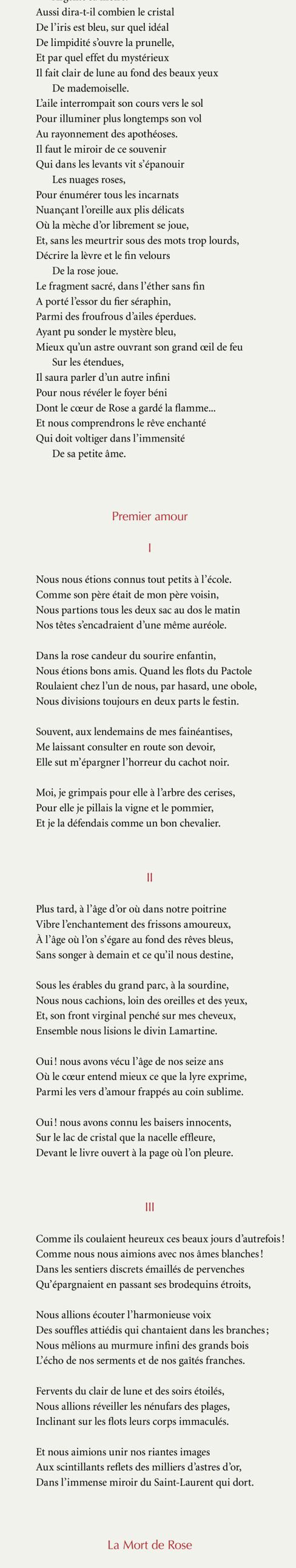
à Marcel Dugas

Avant que la sublime aurore de l'histoire
Auréole leurs fronts par la Muse ennoblis,
Nos aèdes en vain luttent dans la nuit noire
Dont le morne linceul les couvre de ses plis.

Merci d'avoir, au seuil des injustes oublis,
Pieusement tissé pour honorer leur gloire,
Le laurier solennel, les roses et les lys
Sur l'emblème sacré de la lyre d'ivoire!

Bon jardinier d'Athènes, avec ces rares fleurs
Vous jardinez en hommage aux discrètes douleurs
La douce pâquerette et la divine sauge...

Mais voilà que, grognant, s'éveillèrent soudain
Ceux qui dorment si mal au fond du cœur humain,
Car vous aviez jeté des perles dans leur auge.



IV

Du blanc, de l'azur et du rose

Pour orner l'or fin de son médaillon.
Grand'mère demande un portrait de Rose,
Mais la belle enfant, moins qu'un papillon
Nous ferait l'honneur d'un semblant de pose

Puisque j'ai garni ma palette en vain,
Je voudrais, aux sons berceurs de la lyre,
Le front inspiré par l'art souverain,
En des strophes d'or chanter son sourire.

Et ma plume, hélas! ne saurait fixer
Ces traits dont l'image en mon âme reste.
Car mon style obscur ne peut enchâsser
Dans le verbe humain la beauté céleste.

Non! pour réussir en vers ce portrait,
Pour prêter la vie à ce frais mélange
De pureté rose et blanche, il faudrait
Une plume prise à l'aile d'un ange.

* * *

Bonne grand'maman, si vous voulez voir
Votre Rose peinte, à l'heure où le soir
Avec le sommeil descend sur la Terre,
Dites-lui ceci : « Ferme ta paupière
Et ne bouge plus, comme si dodo
Sur tes jolis yeux mettais son bandeau.
Te voyant ainsi, plus faible et plus belle,
Sur toi ton bon ange étendra son aile
Toute grande, afin de te garder mieux

Contre l'Esprit noir et mystérieux.
Lors, en tapinois, sans bruit et bien vite,
Dérobe au satin léger qui t'abrite
Une plume... Prends! sans peur d'offenser
Ton aîné du Ciel; on ne peut blesser
Les anges qu'au cœur : ils n'ont de la peine
Au fond de leur âme auguste et seréine,
Que si leurs amis les petits enfants
Ont de gros chagrins ou font les méchants...
Mets le blanc trésor sous la blanche toile
De ton oreiller : un rayon d'étoile
Viendrait le chercher. Ce que tu voudras,
Avec ce joyau demain tu l'auras...
Bonne nuit!... Ton ange attend ta prière.
Avant de dormir, ferme ta paupière. »

* * *

Dans le tiède nid de son doux sommeil,
Si Rose demain retrouve, au réveil,
La plume arrachée à l'aile divine
Sur laquelle un flot de rosée en pleurs
Mêle des éclats perlés aux pâleurs
De la noble hermine,
Toutes ces clartés pour vous décriront
Les neiges du cœur, le marbre du front,
Et la gamme blanche égrenant ses notes
Sur le col de cygne où la pureté
Met de blancs frissons, et l'émait lacté
Nacrant les quenottes.

Le pétale pris au grand lys ailé,
A pu sillonner l'azur constellé
Dont la majesté l'a baigné de gloire;
Et, dans le nocturne éblouissement,
Des rayons de lune ont pieusement
Argenté sa moire.
Aussi dira-t-il combien le cristal
De l'iris est bleu, sur quel idéal
De limpidité s'ouvre la prunelle,
Et par quel effet du mystérieux
Il fait clair de lune au fond des beaux yeux
De mademoiselle.

L'aile interrompait son cours vers le sol
Pour illuminer plus longtemps son vol
Au rayonnement des apothéoses.
Il faut le miroir de ce souvenir
Qui dans les levants vit s'épanouir
Les nuages roses,
Pour énumérer tous les incarnats
Nuançant l'oreille aux plis délicats
Où la mèche d'or librement se joue,
Et, sans les meurtrir sous des mots trop lourds,
Décrire la lèvres et le fin velours
De la rose joue.

Le fragment sacré, dans l'éther sans fin
A porté l'essor du fier séraphin,
Parmi des froufrous d'ailes éperdues.
Ayant pu sonder le mystère bleu,
Mieux qu'un astre ouvrant son grand ceil de feu
Sur les étendues,
Il saura parler d'un autre infini
Pour nous révéler le foyer béni
Dont le cœur de Rose a gardé la flamme...
Et nous comprendrons le rêve enchanté
Qui doit voltiger dans l'immensité
De sa petite âme.

Premier amour

I

Nous nous étions connus tout petits à l'école.
Comme son père était de mon père voisin,
Nous partions tous les deux sac au dos le matin
Nos têtes s'encadraient d'une même auréole.

Dans la rose candeur du sourire enfantin,
Nous étions bons amis. Quand les flots du Pactole
Roulaient chez l'un de nous, par hasard, une bobole,
Nous divisions toujours en deux parts le festin.

Souvent, aux lendemains de mes fainéantises,
Me laissant consulter en route son devoir,
Elle sut m'épargner l'horreur du cachot noir.

Moi, je grimpais pour elle à l'arbre des cerises,
Pour elle je pillais la vigne et le pommier,
Et je la défendais comme un bon chevalier.

II

Plus tard, à l'âge d'or où dans notre poitrine
Vibre l'enchantement des frissons amoureux,
À l'âge où l'on s'égare au fond des rêves bleus,
Sans songer à demain et ce qu'il nous destine,

Sous les érables du grand parc, à la sourdine,
Nous nous cachions, loin des oreilles et des yeux,
Et, son front virginal penché sur mes cheveux,
Ensemble nous lisions le divin Lamartine.

Oui! nous avons vécu l'âge de nos seize ans
Où le cœur entend mieux ce que la lyre exprime,
Parmi les vers d'amour frappés au coin sublime.

Oui! nous avons connu les baisers innocents,
Sur le lac de cristal que la nacelle effleure,
Devant le livre ouvert à la page où l'on pleure.

III

Comme ils coulaient heureux ces beaux jours d'autrefois!
Comme nous nous aimions avec nos âmes blanches!
Dans les sentiers discrets émaillés de pervenches
Qu'épargnaient en passant ses brodequins étroits,

Nous allions écouter l'harmonieuse voix
Des souffles attiédés qui chantaient dans les branches;
Nous mêlions au murmure infini des grands bois
L'écho de nos serments et de nos gaités franches.

Fervents du clair de lune et des soirs étoilés,
Nous allions réveiller les nénufars des plages,
Inclinant sur les flots leurs corps immaculés.

Et nous aimions unir nos riantes images
Aux scintillants reflets des milliers d'astres d'or,
Dans l'immense miroir du Saint-Laurent qui dort.

La Mort de Rose

Rose est morte! La fleur de sa lèvres est fanée.
Oh! le cortège en cette allée où les lilas,
Témoins de notre amour au printemps de l'année.
Penchaient sur son cercueil leur front lourd de verglas!

Rose est morte! Ses yeux ont éteint leurs éclats :
Nul astre désormais guide ma destinée.
Seule en le grand désert mon âme abandonnée
Entend sonner l'adieu funèbre de son glas.

Rose est morte! Le glas vibre en ma souvenance;
Les larmes de l'airain tombent dans le silence
Effrayant qui remplit la morne paix du soir.

Sonne! ô glas, pour scander les plaintes de ma lyre!
Sanglot de bronze, ô glas qu'évoqué mon délire,
Tu peux gémir, car dans mon cœur est mort l'espoir!

Ce qui demeure

Vers accompagnant l'envoi d'un portrait

Voilà votre portrait. C'est votre grâce altière,
C'est votre beauté grecque, en la pâle lumière
Filtrée à travers l'or d'un vieux vitrail flamand;
De longs et chauds rayons caressent doucement
Votre lèvre entr'ouverte où flotte la parole,
Et font de vos cheveux une blonde auréole;
L'étincelle amoureuse illumine vos yeux,
Vos yeux doux et troublants, vos yeux mystérieux
Dont le regard se perd dans l'infini du rêve.

Hélas! pourquoi faut-il qu'un vent fatal enlève
Sur les fronts adorés la splendeur des vingt ans,
Et qu'un simple portrait résiste plus longtemps
Que la forme vivante à l'affront des années?

Si vous les regrettez vos splendeurs profanées,
Comme aux beaux jours d'antan vous pourrez les revoir
Sur votre vieux portrait, ainsi qu'en un miroir,
Quand la griffe de l'âge aura creusé vos rides.

Et quand viendra la nuit dans vos orbites vides,
Triomphant du suprême outrage de la Mort,
Par votre vieux portrait vous serez belle encor.

Mais les choses aussi souffrent de la vieillesse :
Les purs diamants noirs de vos yeux de déesse,
Sur la toile brunie éteindront leur éclat.
Puis le Temps, poursuivant le fatal attentat,

Couvrira lentement de son immense voile
Votre image effacée... et le lambeau de toile
Au lointain avenir ne vous montrera plus.

Alors, malgré l'envol des siècles révolus,
Vous resterez encore aussi belle, Madame,
Car vos traits sont gravés pour toujours dans mon âme!

Mortuae, Moriturus

Éternel souvenir d'une époque trop brève,
Tu m'as bien fait pleurer! – Au bord du lac dormant,
Jouvenceaux, nous avions, dans l'ivresse du rêve,
Engagé nos deux cœurs par un même serment.

Mais la Mort a tué le fol espoir qui ment –
Elle a signé pour nous l'irrévocable trêve
Sans pouvoir conjurer ton doux enchantement,
Ô vainqueur de la tombe, amour que rien n'enlève!...

Un serment fait par elle et lu dans ses grands yeux,
Va plus loin que la vie et que le cimetière;
Il sonna donc en vain, le glas de nos adieux!

Éva! pour que mon âme, au réveil de lumière,
Ne fasse pas rougir votre front radieux,
Souvenez-vous! priez, bel ange, dans les cieus!

Dans le lointain

Je sais combien vaine est l'image
Que l'illusion du décor
Prête au fantastique nuage,
Dans le lointain des couchants d'or;

Je sais pourquoi la lune est pâle
Et pleure des bonheurs enfuis,
Ainsi qu'une larme d'opale,
Dans le lointain des tristes nuits;

De l'abîme écartant les voiles,
Je puis lire, en lettres de feu,
Qu'il n'est pas de fin aux étoiles,
Dans le lointain du pays bleu;

Mais je n'ai pas compris votre âme
Et ses frissons mystérieux,
Quand j'ai voulu lire, Madame,
Dans le lointain de vos beaux yeux.

Larmes d'en haut

Vous portiez à ce bal les deux plus belles roses;
En les entrelaçant dans l'or de vos cheveux,
Naïf, je leur avais confié les aveux
Lâchement retenus entre mes lèvres closes.

Vous en avez flétri l'éphémère splendeur
Dans l'étourdissement des valse enivrantes,
Et leur âme a mêlé ses ondes odorantes
Aux sons harmonieux du violon rêveur.

Et puisque, désormais, leur beauté disparue
Ne pouvait à la vôtre ajouter d'apparat,
Je vous vis les livrer aux hasards de la rue
Comme un vil oripeau qui perdrait son éclat.

Vous n'auriez pas jeté du rêve aux gémonies,
Si vous aviez compris ces messagers des cœurs!...
Combien d'illusions, à tout jamais bannies,
Roulèrent au trottoir avec les pauvres fleurs!...

Dès qu'aux premiers rayons l'aurore ouvrit ses portes,
J'allai les recueillir; le frimas matinal
Émaillait leurs débris de larmes de cristal :
La nuit avait pleuré sur les deux roses mortes.

Fantaisie

Voici les jours où les pommiers
S'éveillent dans leur neige rose;
L'aube des soleils printaniers
Caresse la splendeur des roses;
L'azur immaculé des cieus,
Par l'onde calme est reflété...

Et les beaux oiseaux amoureux
Vont chanter.

Voici les soirs où le verglas
Alourdit la grâce des branches :
La tige souple des lilas
Sous le fardeau tristement penche;
Dans l'air glacial et brumeux
On entend l'aquilon gémir...

Et les petits oiseaux frileux
Vont souffrir.

Voici les nuits où l'ombre éteint
Tout ce qui brille sur la terre;
L'aile de l'aveugle destin
Palpite dans le noir mystère.
Quand sonne l'heure des adieux,
Le même sort vient tout flétrir...

Et les oiseaux mélodieux
Vont mourir.

Chanson

Les aigles ont des ailes
Pour enivrer d'azur leurs libres majestés;
Pour mettre plus de feu céleste en leurs prunelles
Et pour régner en paix dans les immensités,
Les aigles ont des ailes!

Les anges ont des ailes
Pour planer au chevet des enfants endormis;
Pour emporter, du fond des splendeurs éternelles,
Des auréoles d'or à leurs petits amis,
Les anges ont des ailes!

Les âmes ont des ailes
Dans l'essor infini, pour immortaliser
L'éphémère frisson de nos amours mortelles;
Après l'adieu suprême et le dernier baiser,
Les âmes ont des ailes!

Les Étoiles filantes
poèmes de Charles Gill (1871-1918)

est paru à Montréal
aux Éditions du Devoir, en 1919

ISBN : 978-2-89668-325-3

© Vertiges éditeur, 2010

– 0326 –